

Nous sommes loin de contester les responsabilités du labourisme et du communisme, qu'en partie nous revendiquons, et que nous voudrions revendiquer entièrement, mais le respect de la vérité nous oblige à dire que le torpillage du projet Laval-Hoare n'aurait pas été possible sans le concours de Mussolini. Dans le même article nous lisons : « Ce qui renforce notre conviction générale est que la guerre d'Afrique représentera la croix sur laquelle le peuple italien clouera le fascisme. »

Voici maintenant les conseils socialistes à Mussolini. Dans le « Nuovo Avanti » du 11-1-36 au sujet des « bombes de Dolo » et sur la trace des observations de Vladimir Ormesson dans le « Figaro » au sujet des avantages de la méthode de colonisation de Liautey par rapport à celle de la violence, les socialistes écrivent :

« Si l'objectif du fascisme était le protectorat italien sur l'Abyssinie, il est évident qu'il fallait gagner l'amitié des Ethiopiens, du Négus, non attaquer, non terroriser. Notre patriotisme consiste à le dire, à le crier jusqu'à ce que nous serons entendus et compris ».

Nous terminerons notre aperçu par la citation d'un point des « directives de l'action socialiste » qui sont présentées comme ayant été élaborées en Italie. Bien que l'on commence par dire :

« La tâche du mouvement socialiste devra être celle d'empêcher que la crise qui s'ouvrira avec la chute du fascisme puisse se rétablir au travers d'un compromis qui laisse aux forces réactionnaires une possibilité de reprise (Allemagne, Espagne) », l'on affirmera par après : « notre mouvement résoudra sans préjugés le problème des rapports avec les partis bourgeois. Il est nécessaire d'affirmer dès maintenant que nous ne nous opposons pas à des compromis lorsqu'ils sont nécessaires en vue d'atteindre nos buts. Il n'est pas possible de préciser la portée et la limite d'une telle entente, ni de tracer des frontières arbitraires parmi les groupes bourgeois avec lesquels cette entente pourrait être effectuée, ni fixer dès maintenant les conditions qui nous lieraient dès aujourd'hui inutilement les mains ».

« Nuovo Avanti », 25-1-36.

Problèmes de la période de transition

Dans notre exposé introductif, nous pensons avoir dégagé l'idée essentielle qu'il n'existe et ne peut exister aucun synchronisme entre la maturité historique de la Révolution prolétarienne et sa maturité matérielle aussi bien que culturelle. Nous vivons dans l'ère des révolutions prolétariennes parce que le progrès social ne peut se poursuivre qu'à la condition que disparaisse l'antagonisme de classe qui, jusqu'ici, fut le fondement de ce même progrès à une époque considérée comme la préhistoire du genre humain.

Mais l'appropriation collective des richesses développées par la société bourgeoise supprime seulement la contradiction entre la forme sociale des forces productives et leur appropriation privée. Elle n'est rien de plus que la condition « sine qua non » du développement ultérieur de la Société. Elle ne comporte aucun automatisme pour l'épanouissement social. Elle ne con-

tient en soi aucune des solutions constructives du Socialisme tout comme elle ne peut faire d'emblée table rase de toutes les inégalités sociales.

Point de départ, la collectivisation des moyens de production et d'échange n'est pas le socialisme, mais sa condition fondamentale. Elle n'est encore qu'une solution juridique aux contradictions sociales et, par elle-même, ne comble nullement les déficiences matérielles et spirituelles dont le prolétariat hérite du capitalisme. L'Histoire « surprend » le prolétariat et l'oblige à réaliser sa mission dans un état d'impréparation que le plus ferme idéalisme et le plus grand dynamisme révolutionnaires ne peuvent transformer d'emblée en une pleine capacité pour lui de résoudre tous les redoutables et complexes problèmes qui surgissent.

Tant après qu'avant la conquête du pouvoir, le prolétariat doit suppléer à l'imma-